

On était si heureux

On relira Zweig, qui parle à merveille de l'Autriche de son enfance heureuse, pour lui tout au moins, issu d'une famille fortunée qui ne l'obligera jamais vraiment à se choisir un métier traditionnel, raison pour laquelle, intellectuel à tout crin et antisportif forcené - il ne sut jamais aller à vélo ! - il se consacra à l'écriture.

On découvrira l'incroyable stabilité de son pays, reliquat du vaste empire auto-hongrois dont il vit sans le savoir les dernières heures. Il écrit :

Quand j'essaie de trouver pour l'époque qui a précédé la première guerre mondiale et dans laquelle j'ai été élevé, une formule qui la résume, je me flatte d'avoir le plus heureusement rencontré quand je dis : c'était l'âge d'or de la sécurité. Tout, dans notre monarchie autrichienne vieille de près d'un millénaire semblait fondé sur la durée, et l'État lui-même paraissait le suprême garant de cette pérennité. Les droits qu'il accordait aux citoyens étaient scellés par actes du Parlement, cette représentation librement élue du peuple, et chacun de nos devoirs étaient exactement défini. Notre valeur monétaire, la couronne autrichienne, circulait en belles pièces d'or et nous assurait ainsi de son immutabilité¹.

Ainsi Zweig pouvait-il croire en ses jeunes années où il fréquentait plus volontiers les salles de bistrot où il rencontrait des copains de son genre, étudiants portés sur l'intellectuel et sur la littérature et qui sans doute refaisaient un monde qui n'en avait pas besoin, puisqu'ils étaient heureux, que rien ne changerait jamais. C'était la belle vie assurée à jamais, avec par ci par là une partie de jambes en l'air avec quelque conquête facile qui n'était jamais la même, curiosité à cet égard oblige.

Et pourtant, on le sait, cet univers, Zweig était né à Vienne en 1881, allait se fracasser contre la première guerre mondiale, en 1914, pour ne jamais renaître, si ce n'est quelque peu aujourd'hui où la situation du pays, assez comparable à celle de la Suisse, permet à nouveau d'espérer à des lendemains qui chantent.

N'empêche que d'un monde stable, heureux pour les fortunés, avec une population juive déjà quelque peu discriminée mais sans excès, pourrions-nous dire, on avait passé en une journée, en une seule journée, avec des déclarations de guerre tous azimuts, dans un univers d'horreur où prononcer le seul mot de paix était devenu une atteinte intolérable à tous ces nationalismes qui se bouscuaient à l'envi.

Et même l'entre deux guerre, pour les juifs surtout, allait voir la situation se dégrader encore plus pour en arriver à ce que l'on ne sait que trop bien, la deuxième guerre mondiale.

Nous n'en sommes certes pas à ces stades. Néanmoins notre monde, en lequel nous avons pu nager, confiant, pendant des décennies, aujourd'hui, avec le recul et l'analyse de tous ces événements passés, nous semble désormais moins certain. Voyez la guerre d'Ukraine qui est le pourquoi de ce texte. Il y a très exactement huit jours, prenons le cas de la capitale, Kiev, vous pouviez y voir une circulation aussi intense que dans n'importe quelle ville d'Europe occidentale. Ça circule à tout va et dans tous les sens. Le lendemain, encore une immense file de voiture, mais celles-ci allant désormais toutes dans le même sens. Le jour d'après, plus rien, les rues vides de voitures, complètement vides.

Le monde, tout au moins pour ce pays-là, avait basculé de l'ordinaire au désastre en moins d'une journée.

Il y a tout lieu de croire et d'espérer que la situation puisse quand même retrouver une normale assez rapidement. Il n'est pas interdit d'envisager la paix plutôt que de pousser la guerre encore plus loin. Néanmoins on voit par cet exemple que rien, vraiment, n'est aussi certain qu'on le croyait. Un deuxième exemple, déjà peut-être un peu en passe d'être oublié, l'affaire covid.

Et puis on connaît l'homme, il s'efforcera d'oublier ce qu'il considérera comme de simples dérangements à sa quiétude ordinaire, et il retournera au plus vite à ses occupations, avec même en point de mire, une augmentation plus conséquente encore de son chiffre d'affaire.

On se bagarrait, amicalement il faut le dire, avec un fils. Notre théorie était que tout peut-être chiffré, qu'il y a des courbes desquelles on ne saurait s'écarter. Naturellement, dans notre croyance au toujours plus et toujours mieux, ces fameuses courbes allant dans le sens d'une ascension perpétuelle. Pas question, voyons, que cela se stabilise. Sa théorie à lui était au contraire qu'on ne connaît pas l'avenir, et que même on ne peut pas l'anticiper. Tout peut arriver d'un jour à l'autre. Et si ce n'est pas par des facteurs humains, ne serait-ce que par le biais d'une météorite géante !

- Tu prends l'exception pour la règle, lui dis-je. Si tu regardes les chiffres, cela va toujours en montant.

Non pas que j'aie été certain que ces courbes ne pourraient pas redescendre et plus vite qu'on ne le croit, mais que simplement jusqu'à aujourd'hui ces courbes étaient montantes, et que rien n'indiquait qu'elles allaient de sitôt changer de paradigme.

- Tu te trompes, me répliqua-t-il, tout peut arriver. Quand, personne ne le sait, puisque l'avenir n'est pas décelable. Certes, tout semble stable en ces grandes lignes. Malgré tout la cassure est possible.

La cassure, voilà le mot. Des décennies de tranquillité, de stabilité, et tout à coup la cassure. Et non la toute petite que l'on oublie après une semaine ou six mois, mais la grosse, qui modifie la société tout entière.

Oh ! Oui que je le sais, en somme, qu'elle peut intervenir, la cassure. Malgré mes fameuses courbes. Et non seulement qu'elle puisse intervenir un jour, plus ou moins lointain, plutôt plus que moins, mais qu'elle est déjà perceptible. Bien sûr, pour l'heure, pas très grande. Mais une cassure, dans un verre, ça ne se répare pas. Elle est toute petite, mais elle va grandir. Et pour finir elle va fendre le verre.

1 Zweig, Le monde d'hier, Albin Michel, 1948, p. 17

C'est ainsi. Rien ne reste fixe. Tout bouge, tout se transforme. Et nous en premier, pour un jour en être obligé, c'est une loi immuable, la seule peut-être à laquelle nulle société humaine ne peut changer quoi que ce soit, à désertir ce qui aura été pour nous, pour vous, pour tout le monde, le vaste théâtre qu'offre la société et auquel, dans une pièce plus tragique d'humoristique, nous aurons nous aussi eu un rôle. Et même si ce n'est rien qu'un tout petit !

Illustration ci-dessous : On était si heureux !

